

Mardi de la deuxième semaine de Carême – 27.02.2024

Décoller

Se heurter à des ornières gelées
Jusqu'à un sol brun et dur
Devient un chant, la thrénodie
D'une douleur qui n'est que mienne

Soulagement de franchir les sommets
Des buissons sans bourgeons et des arbres nus
Dont les doigts fins et osseux essaient
De toucher on ne sait quoi

Contrairement à un enfant qui sait
Sans demander, je demande
Pourquoi ces funérailles de la terre
Où est passé le vert de la vie ?

Puis, dans l'Himalaya des nuages
Ne sachant rien
Du monde expiré,
Apparaît le bleu saphir de l'esprit

John Keats, qui bien sûr n'a pas écrit le poème ci-dessus, est mort jeune et, comme beaucoup de personnes plus âgées, il a dû vivre le désespoir face à son potentiel non réalisé et à sa jeunesse perdue (sa poésie est devenue très populaire pendant la Covid).

Il a longtemps lutté contre la contradiction de la mort comme quelque chose à éviter à tout prix et pourtant désirée comme source de paix à laquelle aspire la psyché humaine. Cette tension est au cœur de toute approche véritablement religieuse de la vie, celle qui la considère comme une merveille sacrée. La mort difficile de son frère que John avait soigné l'a changé pour toujours. Son chemin à travers le paradoxe est devenu ce qu'il appelle « mourir à la vie ». Cela signifie trouver la paix de la souffrance acceptée.

Je pense que notre méditation quotidienne est une façon de mourir à la vie, non pas en utilisant ce temps précieux pour analyser nos problèmes pour la millionième fois, pour nous vautrer dans le ressentiment et le chagrin, pour construire une réalité alternative que nous appelons un détachement erroné ou pour penser que nous sommes éclairés. Mais il s'agit de trouver le petit point, trop petit pour que l'ego puisse y pénétrer, où l'acceptation s'accomplit secrètement. Il est difficile d'observer ou de retenir la façon dont cela se produit, mais c'est indéniable : nous savons que nous sommes morts à quelque chose et que nous vivons dans une paix que le monde seul ne peut pas donner.

Keats était également amoureux du mystère de la beauté. Sans l'expérience de la beauté, l'un des trois attributs de Dieu avec la vérité et la bonté, nous ne pourrions pas trouver ce petit point

où nous abandonnons tout et devenons riches de notre pauvreté. La beauté, même dans ses brèves apparitions, est bouleversante.

Laurence Freeman, osb

Traduction : wccm.fr